

JOURNAL DE GUIGNOL

ADMINISTRATION

GUIGNOL. . . Rédacteur en chef.
GNAFRON. . . Caissier.
MADELON. . . Cordon bleu.

Les abonnements pour Lyon ne sont pas acceptés. — Départements, 4 francs par semestre.

NOTA IMPORTANT

Les lettres et envois quelconques seront très-rigoureusement refusés, s'ils ne sont accompagnés d'un timbre-poste collé à l'extérieur pour leur servir de passeport.

Drolatique, satirique, amphigourique

cascadeur, fouailler et gouailler; épatant, ébêtant et désopilant;
très-peu littéraire, mais par-dessus tout honnête canard

A LA PORTÉE DE TOUTES LES INTELLIGENCES ET OUVERT A TOUTES LES TRIQUES EMBLUMÉES

Paraissant quand bon lui semble, lorsqu'il le pourra et chaque fois que le besoin s'en fera sentir. Guignol se réserve d'aller de l'avant quand il aura assuré ses derrières.

DÉPÔTS : à Lyon, chez tous les Libraires

BUREAU pour la réception de la Correspondance et pour la distribution du Journal :
AUX FACTEURS-RÉUNIS, Passage des Terreaux.

RÉDACTION

COGNE-MOU. . . Rédacteur.
CLAQUE-POSSE. . . id.
JÉROME. . . id.

Pour être admis à faire des armes dans le règne de Guignol, point n'est besoin d'être académicien, et l'orthographe n'est pas de rigueur.

Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.

TRENTE-QUATRIÈME

AUX GONES DE LYON

Z'enfants, si vous voulez voir de mamis que font la hobe, reluquez-moi les plumassiers du *Salut public* et du *Progrès*, c'est le moment intéressant, comme dit l'homme que fait voir le Platyrrhynque. Y bisquent joliment, allez! S'étaient-y pas cogné dans le melon l'idée de m'agrafer de pécuriaux? L'affaire de Raphaël leur cigognait le coquelichon. Y se disoit comme ça : Guignol est pas patient, fait l'embêter, ça lui fera lâcher quèque bêtises; on le fourrera à la cave encore une fois et pis à nous on nous aboulera de dommages à intérêts. Hardi! ça y est, et depuis ce jour-là y z'ont rien que fait que me tarabuster et me tirer aux jam-bes. Ma foi, un beau matin, je leur z'y ai fiché de z'égnes sus les doigts pour les empêcher de me dé-pillardier tout vivant, et je leur z'ai flanqué une dégelée de coups de picar'at qu'y z'en portent encore la marque. Là dessus, vela les mamis que quinchent et que vont rapporter à la M'man Justice que je les avais mécanisés, caromniés, incendiés de mauvaises raisons, quoi? Allons donc, qu'elle leur rebrique, c'est de grafinement de journalistes, de gognandises que n'y a pas de quoi fouetter un chat. Vela mes gones tout bêtes comme avant; mais n'y avait un gone malin comme la gale que leur z'y a dit d'en rappeler, que n'y avait d'argent à gagner en grabottant bien dans toutes les z'équevilles que je leur z'avait fiché à travers les guibolles. Y z'ont donc repiqué. Ah!

y s'en sont donné de peine, le p'pa Rougier et pis l'autre; y fesient aller leurs pillandres noires tant qu'y pouvoient pour ébarlader les juges et jouaient du batillon comme de buyandières.

Ma foi, z'enfants, je pourrions jamais vous débobiner bien juste tous les mots comme y les ont dit, c'était si long et pis gn'y avait tant d'embarlificotements de phrases, mais enfin ça voulait pas faire mon arpologie, vrai!

Quand leur bavardage a été fini y z'ont demandé cinq mille francs de dommages-à-intérêts, y z'appelaient ça tirer des conclusions; tirer de conclusions! tirer de carottes qu'y fallait dire. Finalement on nous a lu un grand papier que nous condamnait à vingt-cinq francs d'amende. Les autres ronchonnaient dans leurs coins. Et les dommages-à-intérêts? ah! ben oui, brenicle, y z'en inspirent tant d'intérêt, ces galavards; arrivez donc, mes belins, faudrait p'l'être qu'on vous fasse mimi à la pincette, sur vos vilaines frimousses.

Ah! y bisquent joliment, allez, eusses qui comptaient sus leurs 5,000 francs pour faire carnaval, les vela propres; si y z'attendent ça pour diner, le bedon de M'sieu Linossier risque ben de diminuer d'une largeur et de s'écarter le camp dans son épine dorsaque. Ça doit être gênant, tout de même. Quand on a tiré ses plans, qu'on a des frais de montage de méquier et que les piastres s'esbignent. Nom d'un rat, pas seulement 30 sous pour acheter de pommade à M'ssieu Jantet, et pour faire dégraisser le bonnet carré de M'sieu Rougier.

Mais en place ça les empêchera pas de faire de macarade si y veulent: depuis c'te affaire, leurs picous se sont tant allongés qu'y peuvent ben aller

à l'Arcazar sans se déguiser; y z'auront de guignon si on les reconnaît avec de margoulettes de c'te taille. Pauvres mamis, allez, vous n'auriez bien voulu ficher à l'ombre, encore une fois ce pauvre p'pa qu'Embaume, mais vous l'avez pas empêché de prendre la clef des champs, et pis que l'autre jour y n'est arrivé au Palais de Justice avec de gendarmes pour l'y faire honneur, et que les chevaux de la voiture n'étaient tout floquetés de rubans, que le monde n'étaient en plein aise de voir ça et qu'y n'allait être mis en libarté. Vous n'auriez ben voulu aussi m'agraffer de pécuriaux comme Raphaël, mais vous n'avez arrapé que la honte; allez donc vous cacher, grands gognands, on cherche les laids.

Avec tout ça y m'ont empêché de vous détrancher de z'histoires; je n'en avais pourtant un fameux baluchon: et les peintures de l'Hôtel-de-Ville ousqu'on a dansé; et la révolution des pauvres vieux de la Charité qu'on va ôter de dessus le quai ousqu'y pouvoient s'amuser à regarder passer l'eau et les barquettes, eusses que n'ont plus que ça de récréation, pour y mettre de mirlitaires à la place... Mais j'ai trop à faire: d'abord mon inventaire d'ousque je peux pas me dépatrouiller, et pis encore une autre anicroche.

Gn'y a t'y pas çuilà que me protège, un gone à qui y faut pas dire non, que m'a écrit que pisque c'était moi que n'avais le plus de lecteurs de tous les journaux de Lyon fallait « faire des frais de représentation », ça dit comme ça sa lettre, me bâtir une auberge, c'est-à-dire un hôtel par magnière d'habitation de plaisance. C'est ça que m'entortille et me donne d'ouvrage. D'abord j'ai voulu acheter

FEUILLETON DU JOURNAL DE GUIGNOL

CAHÈRES LYONNAIS

Jean Grippelard.

A quinze ans, Jean Grippelard était un gamin vulgaire, se roulant dans la poussière des rues de son village natal, volant les pommes des voisins, manquant la classe à l'école mutuelle, menteur, gourmand, mais au fond ni meilleur ni pire que la grande majorité de ses camarades.

Jean Grippelard avait un cousin qui était parti pour Lyon et qui y avait fait fortune. Devenu riche fabricant, ce cousin se souvint un jour de sa famille laissée au village et écrivit pour qu'on lui envoyât le jeune Grippelard, se chargeant de son avenir et de sa fortune.

L'espoir des Grippelard prit donc à son tour le chemin de la grande ville et un beau matin il débarqua chez son cousin avec son innocence et sa crasse villageoise.

Le cousin l'envoya se laver, se peigner un peu et lui fit acheter à la Belle-Jardinière des vêtements d'une coupe un peu moins archéologique que ceux qu'il avait apportés.

Puis il l'installa dans son magasin avec six cents francs d'appointements, et plaçant sa bienfaisance à la caisse d'épargne, il utilisa le petit cousin à faire tous les ouvrages dont aucun employé ne voulait se charger.

Grippelard qui avait une chambre à dix francs par mois, qui mangeait au rabais et usait les vieux chapeaux de son patron, parvint à joindre les deux bouts pendant la première année, au bout de laquelle son patron lui fit faire *pratique et théorie* chez un canut attaché à sa maison.

Jean sortit de son apprentissage et rentra au magasin où il fut mis au service. Durant de longues années il se soumit à toutes les malices, à toutes les plaisanteries qui lui étaient quotidiennement adressées; railleries, taquineries, glissaient sans l'émouvoir sur son épiderme, et, dur à la besogne, il voyait son appointement et son importance grandir d'année en année.

Enfin il devint le chef du service des ouvriers et, parvenu, à ce grade qu'il avait si longtemps désiré, il leva enfin la tête. Sa modestie apparente se changea en une importance grotesque, et, longtemps molesté, il put à son tour molester les autres.

Féroces pour les employés que leur mauvaise étoile avait amené sous ses ordres, il leur fit payer chacune des mauvaises journées qu'il avait eu à passer. Hautain avec les ouvriers dont il avait été longtemps à peine l'égal comme position, il releva la tête et à son tour parla haut.

Toujours grognant et mécontent, il prodigue les observations sur les sujets les plus futiles; difficile à satisfaire, il exige de ses inférieurs un respect presque servile et sait faire peser son autorité inflexible.

Il se sait bien ancré dans la maison dont il est devenu comme un meuble; à chaque instant il fait sonner l'intérêt de la maison, l'importance de la maison, la solvabilité de la maison. Il est chez lui, et le patron lui-même, à l'entendre, est bien heureux de le conserver.

Grossier comme du pain d'orge, son plus grand bonheur est de faire sentir sa domination aux jeunes gens d'une éducation meilleure que la sienne; on dirait qu'il veut se venger de son ignorance sur ceux qui lui sont supérieurs, par quoi que ce soit.

Le magasin fermé, ses tribulations commencent; comme personne ne veut frayer avec lui il est obligé de se réfugier dans quelque café borgne où, trouvant des hommes de son espèce, il passe la soirée à causer avec eux en fumant et en buvant, puis il regagne son domicile pour, le lendemain, commencer sa *ronde* quotidienne.

Sa visite est un sujet de terreur pour les malheureux tisseurs qu'il surveille. Toujours mécontent, il cultive le rabais pour les moindres défauts de fabrication; il n'est indulgent pour personne, et, gonflé de sa petite autorité, il parle haut dans les ateliers parce qu'il est sûr d'y être écouté avec crainte.

Esprit étroit et borné, il ne sait rien de plus aujourd'hui que le lendemain de son arrivée à Lyon: il n'a rien appris ni rien acquis; aussi, condamné à jamais à sa position subalterne, il vieillira, toujours de plus en plus aigre, jusqu'au jour où quelque malheureuse, alléchée par ses économies, vaudra bien devenir madame Grippelard.

Ce jour-là il aura un nouveau souffre-douleur et la liste des martyrs domestiques comptera un nom de plus.

CLAQUE-POSSE.

la Bourse mais y en vouliant trop cher, les argent-de change ; ensuite j'ai demandé le Grand-Théâtre, mais on a pas voulu parce que c'est censément un établissement d'utilité publique ; alors j'ai voulu avoir rien qu'un morceau de l'Hôtel-de-Ville, Mssieu Bonnet m'a joliment envoyé asseoir, y s'est pas gêné pour me dire que ça avait pas été bâti pour moi et que je pouvais rester là ousque que j'étais, que gny avait de mssieurs qu'étaient de plus grande maison que moi et qui se contentient ben de leurs suspentes.

Pensez si ça me gêne. Heureusement que le *Courrier* raconte que n'y a le pâté de maisons entre la place Belle-Cour, la rue François-Dauphin et la rue St-Joseph, que n'a que 15,000 mètres carrés et qu'est pas de grande valeur. Pisque ça vaut pas grand chose, je m'en vas acheter ça, et j'y ferai démolir. Ça embêtera quèques-uns que seront pas bien aise de déménager à la forcée ; mais je m'en fiche, tant pis pour eusses, faut que je fasse mes frais de représentations, comme dit mon bargeois.

GUIGNOL.

GUIGNOL RÉVEUR

REVUE SATIRIQUE

GUIGNOL, *assis tristement, le front dans la main et le coude appuyé sur une table.*

Allons ! décidément, je le vois, j'ai fait four !
Bravant mille embarras, mille tracasseries,
Parmi ces jeunes beaux qu'on voit à Bellecour,
Dans les cafés-concerts et dans les brasseries,
Désœuvrés de tous rangs quêtant un peu de bruit,
Afin d'étudier, je m'étais introduit.
Je les suivais partout...

(Il se lève et marche avec agitation.)

Inconnu dans leur troupe,
Au Casino, j'allais applaudir Dolorès,
Ou sur le lac bercer ces dames en chaloupe,
Ou sabler le champagne en fumant des londrès !
Eh bien ! je suis forcé de leur rendre justice :
S'abandonnant sans honte à leurs mauvais penchants,
Saint-Preux d'estaminet, Don-Juan de coulisse,
Ils sont bêtes et nuls, soit, mais non pas méchants !
Il faut voir tout le mal qu'ils se donnent pour feindre
D'être mauvais sujets, sceptiques et blasés !
A cette comédie, eux seuls sont abusés...
Ah ! les pauvres enfants, combien ils sont à plaindre !

Vous, un mauvais sujet ? C'est votre ambition
Parce que vous avez affiché Marion
Dans une loge d'avant-scène !
Et, qu'après un souper, lorsque vous êtes gris,
Vous chantez comme un rustre, un laquais mal appris,
Le refrain d'un couplet obscène !

Vous, sceptique ? Allons donc ! Le soir et le matin
N'êtes-vous pas aux pieds d'une ignoble catin
Qui par de grossières manœuvres
Vous séduit, vous ruine avec facilité ;
Et puis, sur son amour et sa fidélité,
Vous fait avaler des couplets !
Et vous, blasé ! sur quoi ? Serait-ce par hasard
Sur le jeu de Cricket ? les bals de l'Alcazar ?
Les canettes et la choucroute ?
Par le concours fâcheux de divers accidents,
Perdez-vous l'appétit quand vous poussent les dents ?
Cupidon fait-il banqueroute ?

Non ! non ! vous n'êtes point encor si malheureux !
Oh ! vous êtes vantards, cœurs faibles, cerveaux creux,
Soit ; mais au fond, je le parie !
Tout n'est pas mort en vous ! Le bien doit sommeiller,
Et l'on pourrait peut-être un jour le réveiller
Aux mots Famille ! Honneur ! Patrie !

De ce siècle abruti par les plaisirs des sens,
Où devant tout succès on brûle de l'encens,
Produit incestueux de Basile et Voltaire ;
De ce siècle enfiévré, corrompu, gangrené,
Qui n'a plus qu'un amour, exclusif, effréné,
L'Or, et pour Dieu son INVENTAIRE ;

Voulez-vous hériter ? continuer le mal ?
Répudier votre âme, et, stupide animal,
Suivre les errements des vôtres ?
Ou bien, d'un clair regard embrassant l'avenir,
Du progrès radieux voulez-vous devenir
Les pionniers et les apôtres ?
Choisissez !

GNAFRON, *sur la porte entrebâillée.*

Puis-je entrer ?

GUIGNOL, *riant.*

Que vois-je ? qu'est cela ?
Ha ! ha ! ha ! c'est trop fort ! Mon brave camarade,
Quelle est cette pelure ? Est-ce une mascarade ?
As-tu trouvé le sac ou perdu la boula ?

GNAFRON, *inquiet.*

Ne m'avais-tu pas dit qu'il fallait pour te suivre
M'habiller en dandy ?... D'abord j'ai refusé
Et tenu bon trois jours ; mais ne pouvant plus vivre
Loin de toi, mon Chignol ! Je me suis déguisé
Et j'accours. N'ai-je pas réussi ? Vois ces bottes,
Ce pantalon collant, ce melon, ces gants verts !...
J'en ai pour dix-sept francs !... Maintenant des Coçottes,
Tous les salons nous sont ouverts !

GUIGNOL, *essuyant une larme d'attendrissement.*

Merci ! mon vieux, merci !... Mais, sitôt la nuit close,
Rentre chez toi, quitte ce sot accoutrement ;
Nous laissons les gandins tranquilles un moment :
Ils ne sont qu'un effet du mal, cherchons la cause !

GNAFRON.

Qu'entends-je ? Aurais-tu donc changé de sentiment ?

GUIGNOL.

J'en change tous les jours !... Mais chut ! pas de réplique
Et laisse-moi la paix.

GNAFRON.

C'est bon ! Décidément
Il me fait tourner en bourrique !

PIERRE LA GARGUILLE.

Notre procès avec le *Salut public* et les sieurs
Palle et Jantet, rédacteurs au *Progrès*, a reçu lundi
dix-neuf février une solution définitive.

La Cour Impériale en infirmant le jugement du
Tribunal correctionnel a rendu un arrêt qui nous
condamne à vingt-cinq francs d'amende, aux

dépens de l'instance, et ordonne l'insertion dans
le *Salut Public*, le *Progrès* et le *Courrier*.

Le *Salut Public*, dont le métier est d'être
content de tout, déclare en rendant compte de
cette décision qu'il a obtenu la seule satisfaction
qu'il eût désiré.

Vraiment !

Alors qu'est-ce donc que les CINQ MILLE
FRANCS, de dommages-intérêts qu'il réclamait par
l'organe de son avocat !

Sans doute une satisfaction qu'il ne désirait pas !
Quant au *Progrès*, il continue à être muet
comme la tombe : il n'a jamais eu plus d'esprit.

THÉÂTRE.

Le nouveau directeur des théâtres subvention-
nés nous prie d'insérer la lettre suivante que les
autres journaux de Lyon ont déjà publiée.

Monsieur le rédacteur,

Le bruit court qu'en acceptant la direction des théâ-
tres de Lyon je ne suis que le prête-nom de M. Raphaël-
Félix.

Ces bruits sont de nature à nuire à ma considération
ainsi qu'à la prospérité de ma future entreprise et c'est
pourquoi je viens vous prier de vouloir bien les démentir.

J'atteste sur l'honneur que ces bruits sont faux.

Depuis cinq ans que je fais partie des théâtres de Lyon,
le public m'a témoigné une sympathie que je ne veux pas
perdre, et je ferai tous mes efforts pour continuer à la
mériter.

Je croirais donc manquer de respect au public lyonnais
et me manquer à moi-même si je prêtai mon nom
à une comédie que je considérerais comme inqualifiable.

Agréez, Monsieur le rédacteur, l'assurance de ma con-
sidération distinguée.

D'HERBLAY.

Nous n'avons aucune raison de ne pas ajouter
foi à la parole de M. d'Herblay, et nous aurions
cru que la déclaration catégorique qui précède
aurait vaincu les doutes les plus persistants.

Malheureusement, nous sommes obligés de
constater que beaucoup de Lyonnais conservent
encore un sentiment de défiance, sans doute exa-
géré.

M. d'Herblay n'a plus qu'à marcher de l'avant et
à chercher autant que possible à prouver par ses
actes que sa direction est complètement étrangère
à celle de M. Raphaël Félix.

Si nous avions un conseil à donner à M. d'Her-
blay, ce serait celui de publier *in extenso* son acte
de société avec ses commanditaires.

Il y aurait là, croyons-nous, un moyen bien
simple d'arriver à une justification complète ;
mais peut-être les personnes intéressées dans l'en-
treprise ne seraient-elles pas désireuses de voir
leurs noms livrés à la publicité.

Quoi qu'il en soit, la question des théâtres offre
en ce moment plus d'une difficulté ; elle occupe
beaucoup les esprits, et nous nous réservons de
traiter prochainement ce sujet d'une façon plus
étendue.

FRÈRE JACQUES.

FAUSSES NOUVELLES

Il y avait une fois un avocat qui avait une chevelure rutilante comme Frédéric Barberousse.

— Eh ! après tout pourquoi ne le dirions-nous pas ? cet avocat c'est l'aimable Rougier, la langue de *Salut public*, le héraut du *Moniteur judiciaire*, le tison flamboyant du barreau lyonnais.

Or donc le tendre Rougier s'en allait à Crémeux, patrie des dindes, pour y plaider un procès délicat.

Il suivait tout pensif le chemin de cette ville célèbre ; et répétant en lui-même la plaidoirie éloquente qu'il allait prononcer, il se montait l'imagination, se battait les flancs, se passait la main dans sa chevelure ardente et, pulvérisant par la pensée, ses adversaires, il éloignait les moineaux des récoltes des habitants du pays.

Tout-à-coup un cri, aussitôt suivi de mille cris, vint frapper l'oreille du mangeur de *Guignol* ; il s'éffraie, hésite, et son imagination lui représentant les dix-huit volumes de Gustave Aymard, il se voit en un instant au milieu du Far-West, et poursuivi par une douzaine d'ours gris.

Le danger quoique moins grave n'en était pas moins prochain : à peine l'avocat flamboyant avait-il eu le temps de se retourner qu'une troupe de dindons irrités par ses cheveux, sa barbe et ses gestes, vociférant et gloussant à qui mieux mieux, se précipita sur l'ami fidèle du grand Max et du maigre Perrin.

La fuite était impossible et les volatiles avançaient toujours ; l'intrépide Rougier n'eut sur lui qu'un grattoir ; la défense était aussi impraticable que la retraite. Dans ce moment terrible ses mauvaises plaidoiries se présentèrent devant son esprit, et une sueur froide vint perler à la racine de ses poils.

Des quatre points de l'horizon les dindons accouraient, la terre en était couverte, et aussi loin que les regards du défenseur de la veuve et de l'orphelin (lisez le *Salut public*), pouvaient s'étendre, il ne voyait que des dindons, il n'entendait que des dindons, il était le centre d'un monde de dindons.

Tout à coup une idée lumineuse traverse la cervelle du malheureux... Merci ! mon Dieu !... s'écrie-t-il. Sauvé, sauvé ; mon sang et mes cheveux n'engraissent point cette terre maudite.

Il dit, et prenant dans sa poche un numéro du *Moniteur Judiciaire*, il lit à haute voix un de ses articles de jurisprudence.

Il lit, et, prodige inconnu ! une sensation profonde s'empare des agresseurs ; il lit encore, et les rangs pressés des dindons s'éclaircissent, ils tombent endormis sous la prose somnifère de l'avocat triomphant qui lit, qui lit toujours, et qui recommence haletant quand son article est fini.

Au bout d'une heure, tous les dindons dormaient et l'éloquent Rougier, surpris d'avoir été écouté pour la première fois, enjambe les corps inanimés de ses adversaires, et va se réfugier dans l'auberge la plus voisine.

Quelques dindons n'ayant pu se réveiller, on nous affirme qu'un procès va être intenté à M. Rougier par les propriétaires de ces intéressantes volatiles.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant des suites de cette affaire sans précédent dans les annales judiciaires.

NOUVELLES VRAIES

Mme veuve Chanoine, co-proprétaire du *Progrès*, journal timbré, a en ce moment un gros procès avec M. Beyssac, ancien intime de feu M. Chanoine.

Il ne nous appartient point de nous immiscer dans les questions d'argent qui s'agitent à ce propos, mais il nous est permis de signaler des détails assez curieux qu'ont révélés les débats.

Il a été lu à l'audience plusieurs lettres de M. Chanoine dans lesquelles cet excellent homme traitait ses lecteurs avec un sans-gêne des plus réjouissants.

Malepeste, il ne faisait pas bon donner 48 f. par an à la feuille intitulée le *Progrès* : son propriétaire et gérant vous traitait de la belle façon.

Il y a notamment parmi ces épîtres de haut goût certaine lettre écrite de Rome dans laquelle feu M. Chanoine recommandait vivement de ne pas parler de son voyage : « Il ne faut pas, s'écrie-t-il dans un beau mouvement, que nos..... de lecteurs s'imaginent que je suis en pèlerinage. »

L'avocat ayant par un excès de délicatesse mis des points de suspension à la place de l'épithète, nous nous montrerons aussi réservé que lui : qu'il nous suffise de dire que le mot, que nous connaissons, n'a rien de commun avec intelligent.

N'est-ce pas que le *Progrès* est un journal agréable ! Maintenant, Mme veuve Chanoine, légataire universelle de son mari, a-t-elle recueilli dans la succession d'icelui la profonde estime qu'il professait à l'endroit de la matière abordable ?

Et les rédacteurs qui écrivaient au journal *Chanoine* regnante ont-ils sucé les principes du maître ? Abime ! Abime !!

CAFÉS-CONCERTS

Café de Paris

Charmant café, qui entretient nombre de voyageurs dans le *Céleste-Empire*, pour lui collectionner tous les petits prodiges japonais, chinois et cochinchinois qu'il exhibe annuellement au public lyonnais : — nains et géants, mâles et femelles, nobles fils de mandarins, magots vivants, mignatures chinoises au citron, contrefaçons de Tom-Pouce ; le *café de Paris* tient magasin de toutes ces monstruosité, — encadre et met en relief chacune de ces curiosités de foire, dans des réclames d'une prodigalité fatigante. De l'affiche il a passé à la réclame vivante, — il a fait, cet été, promener et tambouriner, pour la plus grande satisfaction des tourlourous, payses et cuisinières, dans une petite boîte dorée en forme de carrosse, une citoyenne des bords du fleuve Jaune, conduite par une jeune compatriote, d'âge, de taille et de teint semblables.

Ces exhibitions comme hors-d'œuvre, le café a pour mets substantiels et plats du jour : 3 chanteuses, toilettes panachées, le visage et les épaules couvertes d'un champ de poudre de riz dans lequel l'on pourrait d'autant mieux labourer que la poudre blanche cache des sillons tout tracés.

Ces sourds grondements qui mugissent à leurs pieds, ce sont des cruches d'eau chaude qu'elles se repassent mutuellement, précaution hygiénique qui ne les empêche pas d'être toujours enrhumées d'une façon déplorable.

La plus douce familiarité ne cesse de régner, sans cependant engendrer le mépris, entre les chanteuses et l'orchestre, brillamment représenté par trois violons et une contre-basse. On s'offre par-ci, par-là, une prise de tabac. Aux canards qui ne cessent d'éclorre dans les gosiers, répondent les couacs dont les archets sont parsemés.

Mais bah ! le public est débonnaire et facile à contenir. Les troubades chamarrés de galons, qui charment les

loisirs de la paix, par de petites débauches de chopes et d'œillades louches à force de fascination ; les vieux rentiers qui viennent mêler les éclats de leurs catarrhe, et les fanfares de leurs nez, aux mélodies criardes de l'orchestre ; enfin ces jeunes gens oisifs qui ont de la tournure, une chevelure parfaitement soignée — quelques poils cirés au-dessus de la lèvre supérieure, et du faux-col jusqu'au milieu du ventre ; — tout cela laisse sans protestation les chanteuses d'escamoter les notes et points d'orgue de haute gamme.

Au total, le café manque essentiellement de fraîcheur et de jeunesse ; — il y règne une atmosphère si chaude, que je ne m'étonne pas que les fleurs (si fleurs il y a jamais) s'y fanent et s'y étioient si vite.

Cécile CHOPINARD.

Avis-Guignol.

Les Femmes du monde qui, en sortant d'un bal sont allées déjeuner dans un café à la mode, sont priées, la première fois qu'elles feront cette petite débauche, de ne pas se conduire comme de vraies cocottes, sous peine d'être traitées comme telles.

Le Monsieur qui chavire dans les bas fonds du cours vitton et qui en est tiré par de braves garçons qui n'ont pas craint de se salir les mains pour le tirer de la.... chose où il pataugeait, est prié à l'avenir d'être moins chiche dans les marques de sa reconnaissance.

Le disciple d'Esculape qui, pour guérir ses clientes, se permet de les embrasser, est prié de s'informer si ce médicament est sur le codex. — Si le maris le savaient ils pourraient bien lui apprendre qu'il n'en est rien.

CONFIDENCES D'UN MARI

II.

Me voici donc debout sur le seuil d'un salon resplendissant de lumières ; les langues de feu des girandoles brillent au milieu des clartés que projettent les lampes et les lustres d'emprunt. Les sons d'un mince orchestre, où dominent la voix profonde de la contrebasse et les éclats stridents du cornet à piston, noient dans leurs vagues harmonieuses, le murmure des conversations et le froufrou des robes de soie. Des odeurs de pommades et de parfums se mêlent aux senteurs des fleurs dépaysées qui ornent les cheminées et les pieds dorés. Nous pénétrons, ma femme et moi, dans cette atmosphère embrasée ; nous saluons gracieusement le maître et la maîtresse de la maison ; ils sourient tous les deux et paraissent satisfaits. J'en suis vraiment fort aise, car, nous perdant dans la foule, et semblables en cela, à ceux qui nous ont précédé, et à ceux qui doivent nous suivre, nous les oublions aussitôt.

Ici je cesserai de médire sur le compte de ma femme, elle m'est enlevée par un jeune homme presque imberbe, dont la chevelure est partagée, du front à la nuque, par une raie des plus savantes ; il l'emmène en triomphe ; elle devient la propriété de ses danseurs jusqu'au signal du départ.

— Si j'étais un philosophe, je dirais que le monde, tel qu'on peut le voir dans les bals, se partage en trois classes distinctes : les femmes désillusionnées, les hommes blasés, puis, les heureux ou les fous de l'un et l'autre sexe, suivant leur âge.

— Pour user d'un langage plus clair et moins prétentieux, je préfère parler tour à tour de la tapisserie, expression trivialement adoptée ; des salles de jeu, et enfin de tous les gens qui figurent comme danseurs et danseuses, en pareille occasion.

— Je salue d'abord avec sympathie, cette ran-

gée de figures respectables, patiemment assises, majestueusement alignées, tout autour des salons, sur des banquettes trop étroites, triste invention des tapissiers.

Dans un coin, siège une matrone à l'air grave; sa robe de velours noir sied à ses traits fatigués et à ses cheveux grisonnants; ses gants un peu longs dénoncent l'absence de toute prétention; son bonnet appartient à cette école fleurie, qui tend à disparaître. C'est une honnête grand-mère venue pour voir danser la fille de sa fille. A ses côtés, une dame d'un âge incertain, et dont la taille opulente se drape avec majesté dans les plis d'un châle de dentelles, m'inspirait l'intérêt qu'on éprouve en face de la statue de Minerve, la déesse de la sagesse; mais elle n'en n'a pas la dignité, et quand sa fille passe à sa portée, elle a toujours un pli à effacer dans la jupe, ou une épingle à loger dans le corsage.

Voici une femme qui n'a plus trente ans, mais qui ne peut en avoir quarante. Elle manie d'une main distraite un superbe éventail; ses beaux yeux noirs inspirent la mélancolie; son cou gracieux, son attitude à demi penchée semblent trahir de secrètes souffrances. Erreur! elle examine et détaille les élégantes toilettes qui passent devant elle; elle est vouée aux chiffons, sans être ni tailleur, ni modiste. Pour se distraire, elle chiffre le prix des différentes robes qu'elle a vue à Mme X..., additionne, supprime le revenu, déduit le prix des robes et reste embarrassée en face du résultat, qui donne moins que zéro.

Paperçois en face, une beauté, peut-être quinquagénnaire. Elle n'a pas échappé aux ravages du temps, a-t-elle lu l'ouvrage de M. Michelet intitulé *la Femme*? je ne sais; mais elle paraît croire que l'œuvre destructrice ne procède pas simultanément, et n'a encore atteint que le visage.

Comment se fait-il que toutes ces figures restent tristement alignées dans un espèce d'isolement?

L'art de la conversation serait-il à jamais perdu? Je le crains, et c'est jeter une pierre dans le jardin de ces hommes blasés, qui recherchent les émotions du jeu dans une pièce à l'écart.

— Les plus âgés, les plus graves jouent au whist; les plus jeunes sont entassés autour d'une table d'écarté, comme des mouches sur un débris de viande, par un beau jour d'été. C'est une séance de cercle, en cravate blanche. Plusieurs de ces jeunes gens, dont les yeux brillent d'une fiévreuse anxiété, à la lueur des bougies, jettent volontiers sur le tapis vert, des louis à la douzaine.

La jeune femme si forte en calcul, dont j'ai parlé déjà, trouverait peut-être matière à un problème masculin, qui donnerait le même résultat que le problème féminin.

— Il est onze heures; les danses deviennent plus animées; la polka succède à la valse, la scotisch au quadrille. Des jeunes gens affairés, prétentieux, courent comme les aides de camp du plaisir, pour donner leurs ordres à l'orchestre; car le maître de la maison règne et ne gouverne pas.

— Je remarque, figurant dans les quadrilles, un certain nombre de jeunes filles. La joie se peint sur leurs frais visages; leurs formes sont un peu grêles; plusieurs sont décidément jolies. Une certaine gaucherie leur donne l'attrait de la modestie et de la timidité. La simplicité de bon goût de leurs toilettes tranche sur le luxe de celles qui les entourent. C'est à peine si l'on remarque chez une ou deux d'entr'elles certaines allures un peu tapageuses, qui révèlent une lointaine parenté avec la famille Benoiton.

Toutes ces jeunes filles rêvent secrètement un mariage, et ont un idéal. Cet idéal est toujours un idéal physique. Dans leur naïveté, elles ne doutent pas de l'excellence du moral.

Cet idéal a des moustaches ou n'en a pas; il porte une barbe blonde, ou des favoris taillés à l'anglaise; mais il est toujours svelte et élancé; malheur aux soupirants qui prennent de l'embonpoint. Rassurez-vous; quand les parents auront parlé; quand ces jeunes filles atteindront leur vingt-deuxième année, elles accepteront sans gémir, un mari petit, trapu, qui aura en perspective une brillante position.

— Parlerai-je maintenant de cet essaim brillant de jeunes femmes et de femmes beaucoup moins jeunes, qu'on retrouve partout, du 1^{er} janvier au mercredi des cendres. Ce sont celles qu'on désigne sous le nom de femmes du monde; ce sont celles qui se convertissent au printemps, sous l'influence d'une parole éloquent, pour retomber dans les mêmes péchés de mondanité l'hiver suivant. Ici je fléchis sous le poids de ma tâche.

Je me déclare fort embarrassé en face de ce groupe gracieux. Je suis incapable de décrire leurs toilettes, et ce serait le moyen de leur plaire. Je ne suis le mari que de l'une d'entr'elles; vous connaissez ma faiblesse, et je me sens porté à l'indulgence. Ma femme figure dans cet intrépide bataillon, qui ne supporte bien ni le poids de la douleur, ni celui de la réflexion; mais qui, en revanche, sait résister à toutes les fatigues du plaisir. Ces dames, en général, parlent de leurs danseurs, comme des *sportsmen* parlent de leurs chevaux.

— Honneur à ces danseuses, encore jolies, toujours aimables qui sont plus que mes contemporaines, mon cher Guignol, ce sont les vétérans de ces légions légères; elles luttent contre le temps qui marche; elles remontent en nageant, contre le courant de la vie qui les entraîne, et, comme les danseuses du cirque, qui entreprennent un périlleux exercice, elles me rassurent par leur sourire.

Il me resterait bien à parler de la légion des danseurs. Mon Dieu! vous les connaissez, ils se ressemblent tous et le meneur de cotillons est le seul type auquel je dois m'arrêter; il condense en sa personne toutes les qualités de l'homme à la mode, tous les avantages du partner le plus recherché. C'est un homme si utile, que les maîtresses de maisons se le disputent, sans le connaître. Son savoir fait autorité; il est respecté par ses émules comme un chef nécessaire. Il est populaire parmi les jeunes gens, choyé par ses danseuses, comme le serait Worth, le tailleur pour femmes, transporté de Paris à Lyon.

Il est est plus de minuit; on transpire; les lampes pâlisent; des valets empressés accourent pour les mettre à la raison.

Le vide se fait autour des danseurs. Les spectateurs attardés s'enfuient précipitamment. La maîtresse de la maison, qui avait remarqué leur vigilant appétit, ordonne de laisser circuler le punch et le vin de Bordeaux, les sandwiches et les petits pâtés.

Plus d'un cavalier conseille trivialement à sa danseuse une consommation qui doit renouveler ses forces défaillantes. Il me repugne de voir une jeune femme, élégante et délicate, absorber ces breuvages réconfortants et ces tranches de jambon. La sylphide perd ses ailes et rentre dans les voies de l'humanité. Son pied, qui boîtie légèrement, fatigué par une chaussure trop étroite, n'est plus le pied blanc de la nymphe antique, qui foule le gazon du vallon solitaire; son bras me paraît déjà un peu rouge, et n'est plus le bras gracieux de la chaste Diane quand elle l'arrondit pour lancer le javalot, au fond des sombres forêts; son cou me paraît un peu gros à la base, et n'est plus le col élégant de la Vénus de Médicis. Je m'arrête là; par une transition brusque; je songe à la nourrice du bébé que j'ai laissé à la maison.

Je donne à ma femme le signal du départ; peine inutile; je m'approche; elle me reçoit gracieusement, me tend la main, me demande un délai que j'accorde aussitôt. Hélas! elle est un peu coquette, et cette amabilité à mon égard, a peut-être pour objet d'exciter la convoitise et les regrets des admirateurs qui l'entourent. Je m'éloigne en fredonnant, l'air célèbre « *En mon bon droit j'ai con-* fiance... » tandis qu'un petit jeune homme, qui veut plaisanter agréablement me compare à Angelo le tyran de Padoue.

Le cotillon commence; je trouve un siège moelleux dans un coin obscur et je m'endors. Je rêve aux grands bois, aux vertes prairies, à la maison située au couchant, où s'abritait mon enfance. Tout me sourit; les animaux eux-mêmes me font fête. Mon vieux chien, mort depuis vingt ans, gambade autour de moi; mon vieux cheval est

métamorphosé en un brillant coursier, qui me regarde d'un œil attendri; les vaches beuglent à mon approche; les moutons s'avancent au-devant de moi d'un air étonné.

J'ai treize côtes, je suis Adam avant Eve, mais je me réveille en frissonnant. C'est l'heure du départ. Ma femme m'est enfin rendue; elle prend mon bras et nous marchons sur les débris des toilettes, qui jonchent le sol de ce champ de bataille. L'atmosphère est brumeuse et froide au dehors. Les cheminées noires se dressent contre le ciel gris, sans laisser échapper le moindre filet de fumée; on dort. Nous rentrons au logis, lassés, exténués, tandis que nos enfants, qui ignorent les soucis de la vie, dorment d'un paisible sommeil.

Mon esprit, un instant surexcité par les scènes du carnaval, retombe dans sa quiétude, et je me tais.

Adieu, mon cher Guignol, ou plutôt au revoir.

MARCUS.

CORRESPONDANCE

M. Placard. — Le stratagème est bien connu et un journal de Paris a raconté un fait semblable. Nous aurions l'air de le copier. Quant à la chose, elle est publique.

F. Devanol. — Merci. Chaque-possé se charge de ce que tu lui demandes.

Chapon. — Guignol a ses cartes à lui avec sa devise: il n'a pas l'habitude d'en envoyer à tous propos. Nous pouvons vous assurer que vous avez été l'objet d'une mauvaise plaisanterie.

Cacaouilla. — Merci, mon vieil ami, l'accident dont tu nous parles n'a pas encore pu nous être expliqué, mais de toute façon tu peux être sûr qu'une chose semblable ne peut plus avoir lieu.

Riquet-à-la-Houpe. — Renvoyé à la commission d'examen. Mais, quoi qu'il arrive, merci pour votre esprit et pour vos sympathies.

M. P. — Puisque tu ne peux toi-même raconter ce que tu sais, comment veux-tu que nous le fassions. Nous déplorons avec toi ces faits ignobles.

Tire-bouchon. — L'homme était par terre, nous n'en parlions plus. Si, comme tu dois peut-être le savoir, il revenait sur l'eau, on pourrait utiliser la lettre qui, du reste, n'avait jamais été perdue.

Ciscot de Verlet. — Un souvenir de toi nous plaît, il nous prouve que Guignol se lit même en Angleterre. Merci, on passera pour vérifier.

Porte-pique. — As-tu des yeux. Si tu en as tu ne sais guère l'en servir pour voir le dessin de notre dernier numéro et la lettre publiée dans l'avant-dernier. Tes reproches ne subsisteront pas après ces deux opérations.

Tappe-dur et Cie. — Merci.

Cendrillon. — La jalousie est un vilain défaut, surtout après un an de mariage, soyez indulgente.

Coctly. — Vous avez une bien jolie écriture, mais nous ne pouvons accepter une pareille inondation de vers. Nous sommes quand même reconnaissants de votre aimable dédicace.

Esopé. — Mon brave bossu, nous ne pouvons pas empêcher les jeunes filles de suivre les dragons, c'est l'affaire de leur mère. Si celle dont tu nous parles avait été surveillée, il ne lui serait rien arrivé du tout.

Un petit brasse-roulet. — Sois tranquille, Guignol a l'œil vif, l'oreille bonne et la trique solide. Quant au monsieur dont tu parles, il sera avantageusement remplacé si même...

Aristide. — Le balais est prêt, il passera sur les ordures qu'il connaît.

Kime. — Tes deux bugues du mardi-gras sont un peu pâles. Ne te gênes pas pour ce que tu sais, la timidité empêche de bien bonnes choses.

Domino rose. On passera pour vérifier. Il est fâcheux que tu ne puisses en dire plus long.

Billon-tisseur. — Nous sommes heureux de rencontrer sur notre route les sympathies des ouvriers. Merci de votre bonne lettre qui nous a montré une fois de plus que si nous avions un cautionnement pour parler de bien des choses qui nous sont interdites aujourd'hui, nous pourrions être utiles à beaucoup de braves gens.

Express. — Accepté.

Aronatiria. — C'est l'hôpital qui se moque de la Charité, mais si nous étions obligés de relever toutes les sottises de qui tu sais, il nous faudrait trois cents suppléments.

Frise-Moustache. — Pauvre femme, tu doutes de Guignol. Pourquoi aussi as-tu voulu le tromper. Rassure-toi et continue à rire, c'est sans pour le corps et pour l'esprit.

Le Gérant, E. THOMAIN.